Kennedy Hugh (ed.),
Muslim Military Architecture in Greater Syria From the Coming of Islam to the Ottoman Period.

Leiden-Boston, E. J. Brill (*History of warfare* 35), 2006, XVIII-323 p., ill. NB et coul., cartes, plans.
ISBN : 978-9004147136

L'ouvrage édité par Hugh Kennedy est une sélection de 21 articles issus du congrès international *Islamic fortification in Bilad al-Sham*, qui s'est tenu à Alep, du 16 au 19 septembre 2003. La question de la fortification islamique en Syrie est abordée sous divers angles qui peuvent être regroupés en trois ensembles, classés par ordre chronologique : les débuts de l'Islam, c'est-à-dire essentiellement la période omeyyade (5 contributions), l'explosion dans l'architecture militaire aux époques ayyoubide et mamelouke (13 contributions) et l'époque ottomane (2 contributions). Chaque partie comporte des articles monographiques introduits par une ou plusieurs analyses générales. Les illustrations sont réunies en cahiers intercalés tous les deux ou trois articles. Elles sont pour la plupart en couleurs et imprimées sur papier glacé. Un index (p. 319-323) reprend les toponymes et noms de personnages cités dans le texte.

Cet ouvrage reflète l'évolution de la recherche, longtemps focalisée sur les châteaux croisés en Terre Sainte, qui s'est ouverte, depuis une dizaine d'années, aux édifices fortifiés en terre d'Islam. Il ne s'agit pas d'un catalogue qui juxtaposerait des monographies essentiellement axées sur l'évolution des techniques militaires, mais plutôt d'une réflexion générale sur l'évolution du concept de fortification (fortifications urbaines, citadelles, édifices d'aspect fortifié...), sur toute la durée de la période islamique, qui tend à relativiser le côté défensif des exemples présentés.

Donald Whitcomb s'interroge sur la fonction réelle des murs de la ville d'Ayla : « The Walls of early Islamic Ayla: Defence or Symbol? » À partir de la synthèse des sondages effectués sur la muraille et les portes, il établit une stratigraphie en 5 phases d'un siècle chacune, sauf la dernière qui s'interrompt en 1116 (date de l'arrivée des Croisés). Les fouilles ont montré que les qualités défensives des murs d'Aqaba ont été rapidement ignorées, peu après la construction, attribuée par DW à la fin du VIIe siècle. La comparaison avec des édifices similaires, dont Bakhra' (publié par D. Genequand) l'inscrit dans une phase expérimentale qui incorpore des éléments plus anciens dans une conception évolutive de l'entité urbaine islamique.

On retrouve une étude beaucoup plus complète sur la filiation morphologique entre les monuments omeyyades et les forts romains dans l'article de Denis Genequand, à partir de l'analyse de 29 plans d'édifices romains à omeyyades, présentés à une même échelle. La synthèse graphique des plans publiés, des relevés et des observations personnelles permet une réflexion sur des représentations actualisées (voir la différence, par exemple, entre les plans de Dumayr publiés par DW : fig. 5, p. 72 et par DG : fig. 7.4 p. 23). DG montre qu'il y a une continuité de l'architecture militaire romaine des IIe-IVe siècles jusqu'à la période omeyyade, en passant par des résidences attribuées au VIe siècle dont l'aspect général rejoint celui des édifices militaires. Pris individuellement, les éléments constitutifs de l'architecture omeyyade trouvent presque tous leur origine dans l'architecture militaire ou dérivée antérieure. Le plan omeyyade typique, avec ses subdivisions internes en plusieurs appartements, provient de l'architecture domestique syrienne à la période romaine tardive, mais la répétition d'un modèle à l'intérieur d'une forme pseudo-militaire est une innovation. Le maintien de cette dernière correspond à un désir de refléter un statut social élevé.

Dans « Qasr Hallabat (Jordan) revisited: Reassessment of the Material Eqvidence », Ignacio Arce décrit la transformation d'un édifice militaire en édifice civil après la disparition du *Limes Arabicus*. IA, par l'analyse des données issues des fouilles anciennes et par une étude archéologique du bâti (dont sont issues les figures 5 à 8 illustrant la reconstitution photographique de l'élévation des quatre faces du *qasr*), a pu déterminer la succession des différentes constructions, depuis le fort romain du IIe siècle jusqu'au complexe omeyyade détruit par le tremblement de terre de 748-749. La fonction militaire de l'édifice a été supplantée par la volonté de mettre en scène la puissance des phylarques Ghassanides, constructeurs, au VIe siècle, du second *quadriburgium*, associé à une activité agricole attestée entre autres par un pressoir à vin. IA élimine l'hypothèse d'un établissement monastique et évoque l'accentuation de cette fonction de représentation sous les Omeyyades, avec la construction d'une mosquée et d'un bain à l'extérieur du bâtiment principal.

L'établissement de la chronologie des appareils et des techniques de construction permet à IA de proposer d'autres hypothèses de datation pour les sites avoisinants de Qasr Bashir et Qasr Burqu.

Deux articles font référence à la région du Balikh, en Syrie du Nord-Est : celui de Claus-Peter Haase sur Madinat al-Far et celui de Jan-Waalke Meyer sur Kharab Sayyar. C.P. Haase rappelle que l'identification de Madinat al-Far avec Hisn Maslama n'est pas encore complètement assurée. Deux périodes d'occupation

BCAI 25 (2010) Hugh Kennedy (ed.): Muslim Military Architecture in Greater Syria From the Coming of Islam to the Ottoman Period., recensé par M.-O. Rousset
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sont représentées par une première enceinte urbaine de plan carré de 330 m de côté, entourée d'un fossé et percée de quatre portes, et par une extension également pourvue d'un rempart et datable du début de l'époque abbasside.

Les travaux dirigés par JWM à Kharab Sayyar s'inscrivent dans un projet plus vaste d'étude de l'évolution du peuplement dans la micro-région autour de tell Chuera (âge du Bronze). Le but originel de la fouille était une étude comparative sur la structure urbaine entre le IIIe millénaire et le début de l'époque islamique afin de proposer des hypothèses de restitution. L'auteur insiste sur les résultats de la cinquième campagne : étude de la « grande maison » à décors de stuc (secteur C), d'un bain (secteur D) qui serait l'équivalent, pour le début de l'époque abbasside, de celui de Qusayr 'Amra (avec également des décors peints) et de l'enceinte urbaine. La ville, à l'intérieur d'une enceinte carrée de 65 cm de côté, a été occupée entre la deuxième moitié du VIIIe et le milieu du IXe siècle. La précision des résultats de la prospection géomagnétique (fig. 10) permet d'envisager la structure interne, de localiser les rues (trame urbaine pas complètement orthogonale) et les principaux édifices : mosquée, souq, complexes palatiaux, habitat, citernes, caravansérail à l'extérieur de la ville... L'enceinte est composée d'un mur ponctué de bastions alternativement rectangulaires et semi-circulaires. À l'extérieur, le fossé est soutenu par un mur externe (comme à Raqqa : cf. l'article de S. Heidemann). Malgré ce système de fortification, l'auteur se pose la question de la réalité de la signification militaire de ce dispositif.

L'article de Jean-Luc Biscop sur « The "Kastron" of Qal'at Sim'an » est le seul à ne pas parler directement d'un monument « islamique », mais illustre un pan quasi méconnu de la fortification syrienne, entre le VIIIe et le XIIe siècle : les fortifications byzantines du Xe siècle en Syrie. JLB récapitule les théories anciennes sur la datation de l'occupation à Qal'at Sim'an à partir de l'épigraphie et expose comment la fortification s'est développée, à partir des contraintes imposées par le bâti préexistant, résultat d'une occupation continue depuis l'installation du site. Son exposé s'appuie sur les recherches archéologiques et architecturales récentes et sur une abondante illustration (23 figs.). La fortification, contemporaine de la restauration du sanctuaire et de l'église, a eu un rôle plus symbolique que militaire, comme l'indique la position même de Qal'at Sim'an, à l'écart de la route Antioche—Alep (défendue par d'autres citadelles) et ses deux vaines résistances, face à Sa'd al-Dawla en 985, puis à l'armée fatimide en 1017. À partir de cette date, le site, complètement ravagé, sombra dans l'oubli.

Trois synthèses tentent d'expliquer, chacune à sa manière, le développement de la fortification en Syrie à l'époque des Croisades.

Entre le XIe et le XIIIe siècle, plus d'une centaine de citadelles furent construites ou rénovées dans le Bilād al-Šām et les régions environnantes et seulement une fraction d'entre elles sont dues au conflit entre Croisés et Musulmans. Durant la même période, l'arrivée des Turcs d'Asie centrale, leur installation progressive dans la région puis leur prise de pouvoir au milieu du XIe siècle ont conduit à une militarisation de la classe dirigeante et à une hiérarchisation plus marquée de la société. Défenseurs de la religion, de la justice, de la culture et bienfaiteurs des pauvres, les Turcs ont développé une activité édilitaire marquée par la prévalence de l'expression militaire dans l'art et l'architecture. C'est ce postulat de départ qui guide Nasser Rabbat dans son analyse des citadelles d'Alep (cf. Y. Tabaa et J. Gonella), de Mayyafariqin, Damas, Le Caire... et des motifs décoratifs qui glorifient les attributs militaires. L'avantage défensif de l'utilisation de la citadelle comme résidence royale serait une redécouverte des dynasties locales qui avaient pris le pouvoir en réponse à la désintégration des pouvoirs fatimide et abbasside.

Benjamin Michaudel fait le point sur les transformations morphologiques des édifices castraux aux périodes ayyoubide et mamelouke. L'unification, sous Saladin, de l'Égypte et de la Syrie, associée à l'invention du trébuchet, a conditionné l'augmentation en nombre et en qualité des fortifications. BM analyse ce phénomène durant trois périodes : l'émergence lors de la reconquête ayyoubide de la Syrie, le développement de l'architecture militaire islamique durant la première moitié du XIIIe siècle, l'apogée avec la reconquête mamelouke de la Syrie franque.

John France défend l'idée que la fortification occidentale n'a que très peu été influencée par les exemples islamiques. Pour lui, les deux côtés avaient des traditions architecturales et de fortification qu'ils ont développées de différentes façons à différents moments et étaient à égalité dans l'art de la poliorcétique. Comme ailleurs dans le monde méditerranéen, le Bilād al-Šām et l'Europe de l'Ouest ont connu un développement notable des fortifications à partir de la fin du XIIe siècle, pas forcément en réaction à l'apparition d'une arme particulière, mais plutôt en réponse à la complexité et à la sophistication des armées, particulièrement dans le monde islamique. JF montre, à l'aide d'exemples précis, quel était l'état de la fortification en Europe : les grandes tours, les donjons enclos, le principe de concentricité, les passages exposés au sommet des tours et courtines n'ont jamais réellement été adoptés en Orient. À l'inverse, les casernements le long des murailles et

BCAI 25 (2010) Hugh Kennedy (ed.): Muslim Military Architecture in Greater Syria From the Coming of Islam to the Ottoman Period., recensé par M.-O. Rousset
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les tours massives pour supporter les trébuchets n'ont pas leur équivalent en Occident. Les difficultés qu'ont connues les Croisés dans la prise des villes, au moment de la première croisade, tenaient plutôt à la taille de celles-ci et à la faiblesse logistique des troupes occidentales qu'à l'état des ouvrages défensifs. Les châteaux étaient très communs en Europe et rares en Syrie et Palestine, excepté dans la montagne syrienne (châteaux des Assassins) et en Cilicie. L'influence orientale sur l'Europe pourrait plutôt venir de là : de la Cilicie chrétienne arménienne.

Les articles qui suivent sont autant d'études de cas, reprenant en détail certains aspects des exemples cités dans les études synthétiques.

Stefan Heidemann le signale dans sa phrase d'introduction : « One of the almost forgotten and least known buildings in mediaeval al-Raqqa is its citadell. » Et pour cause : même Michael Meinecke ne l'avait pas située sur le plan archéologique de Raqqa, la considérant comme ottomane. L'édifice a été complètement rasé dans les années 1950 et sa connaissance n'est possible qu'à travers les mentions dans les récits de voyages, les photographies de surface ou aériennes du début du XXe siècle et les chroniques médiévales. Tous ces éléments ont été brillamment exploités par SH qui les expose tout en replaçant l'histoire de la citadelle dans celle du développement des fortifications en Jazira et son rôle dans l'extension de la ville. Ses arguments prouvent que la citadelle de Raqqa a été construite en même temps que celle de Harran pendant le règne d'al-ʿĀdil Abū Bakr sur le Diyar Mudar (1192-1199) et a été détruite vers 1265, au début de l'époque mamelouke. Elle a eu un rôle résidentiel plutôt que militaire, lié au quartier sud de la ville de Raqqa / Rafiqa auquel conduisait la porte de Bagdad. SH propose d'interpréter l'espace entre la porte et la citadelle, enclos par le mur extérieur de la ville, comme le jardin précieux du gouverneur ayyoubide al-Ašraf Mūsā (1201-1229). L'article de SH est très riche de détails ; il est le seul à comporter une bibliographie. On y apprend, entre autres (n. 16), que le mur extérieur de l'enceinte urbaine a été construit par Hārūn al-Rašīd et non, comme le mur intérieur, par al-Manṣūr. Cet article est une version revue et augmentée du chapitre VIII de *Raqqa III* (p. 49-55), paru en allemand en 2004.

Julia Gonnella dresse le bilan des recherches passées et récentes sur la citadelle d'Alep. L'étude archéologique a été possible dans le cadre de la restauration de l'édifice, avec la possibilité de sondages limités. Les témoignages archéologiques sont présentés par période : pré-ayyoubide, ayyoubide, mamelouke et ottomane, avec une évocation des trouvailles matérielles (céramique, verre, métal…).

La citadelle de Damas est implantée en terrain plat et fait partie intégrante des fortifications de la ville dont elle forme l'angle nord-ouest. Après une présentation générale des vestiges et des travaux antérieurs, Sophie Berthier évoque les recherches réalisées par la mission syro-française depuis 2000. Outre une étude approfondie des systèmes hydrauliques et de la porte d'apparat à l'est, l'étude architecturale et archéologique a permis de mettre en évidence un état intermédiaire des fortifications, entre la forteresse seldjoukide (dernier quart du XIe siècle) et la refortification de l'époque d'al ʿĀdil, au début du XIIIe siècle. Le bâtiment sud-ouest – le « palais ayyoubide » de Jean Sauvaget – s'est avéré être un élément essentiel du dispositif défensif de la deuxième moitié du XIIe siècle. Les résultats de l'étude céramologique sont pris en compte et brièvement rapportés. Sur ce point, la lecture de cet article sera utilement complétée par la consultation du cédérom *Céramiques de la citadelle de Damas. Époques mamelouke et ottomane*, publié par Véronique François (CNRS, Aix-en-Provence, 2008).

L'étude entreprise depuis 1999 par Sauro Gelichi et son équipe sur le site de Harim (topographie, analyse des élévations, sondages…) a conduit à l'élaboration d'un plan archéologique et à l'établissement du séquençage chronologique du site. SG présente les neuf phases archéologiques établies, depuis les IVe-IIIe millénaires (période 9) jusqu'à l'époque ottomane (périodes 2-1). La fortification du tell aurait eu lieu vers le Xe siècle et la première occupation musulmane est attestée vers 1084. Harim a été prise durant la première croisade, puis reconquise par Nūr al-Dīn en 1164 (périodes 7-6). À l'époque ayyoubide (période 5), le château de Harim possède une enceinte monumentale, un corridor voûté, un hammam et une mosquée ainsi qu'un donjon carré qui abrite le palais et un second hammam. La citadelle aurait été restaurée après le passage d'Hulagu, puis sa fonction militaire peu à peu abandonnée à la fin de l'époque mamelouke (périodes 4-3). Les séquences archéologiques s'appuient sur une datation par la céramique (illustrée fig. 5, p. 198).

Le projet syro-italien de Shayzar, en cours depuis 2002, vise, par l'étude d'une fortification qui n'a jamais été prise par les Croisés, à évaluer l'impact de leur arrivée dans la région sur le développement de l'architecture militaire. Cristina Tonghini et Nadia Montevecchi présentent les renseignements apportés par les sources écrites sur l'évolution de la fortification à Shayzar, entre la deuxième moitié du Xe siècle et la dernière restauration par Qala'un en 1290. Elles les confrontent ensuite aux résultats de l'étude archéométrique du système d'entrée de la citadelle, pour lequel l'étude stratigraphique des appareils et des mortiers a permis de distinguer quatre périodes de construction.

BCAI 25 (2010) Hugh Kennedy (ed.): Muslim Military Architecture in Greater Syria From the Coming of Islam to the Ottoman Period., recensé par M.-O. Rousset
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Shumaymis est l'une des forteresses en lisière de la steppe ayant appartenu, avec celles de Palmyre et de Rahba, à Shirkuh II (1186-1240), le neveu de Saladin. Elle est bâtie à l'extrémité sud du Jabal al-ʿAla, sur une butte isolée à quelques kilomètres au nord de Salamiya. Le site a été prospecté, en 2000, par la mission « Marges arides de Syrie du Nord » dirigée par Bernard Geyer, qui a mis en évidence, grâce à la céramique, une phase d'occupation du Bronze Moyen l'incluant dans un système défensif qui suit la bordure est du Jabal al-ʿAla. Janusz Bylinski a pu dresser pour la première fois un plan de cet édifice. Il distingue 4 types de maçonnerie qui pourraient correspondre à 4 périodes de construction : type 1 de l'époque de Baybars (1261), type 2 (Shirkuh 1230), type 3 non daté, type 4 : fondations de Shirkuh ? romain tardif ? âge du Bronze ?

Angus Stewart débute son article par la constatation des dégâts occasionnés par la mise en eau du barrage de Birecik sur l'Euphrate, qui a fait de Rumkale / Qalʿat al-Rum, à l'instar de Qalʿat Jaʿbar en Syrie, une presqu'île. Il s'agit du seul article concernant une fortification en Turquie actuelle (mais dans le Bilād al-Šām historique), qui a été possession franque (comme Harim) au cours de son histoire. La citadelle, de type éperon barré par un large fossé, est une fondation byzantine, largement reconstruite sous les Arméniens et, plus tard, sous les Mamelouks. AS commente le siège de 1292 et montre qu'au-delà des renseignements que les sources fournissent sur l'organisation de la campagne et les reconstructions qui s'en suivirent, ce récit comporte une dimension symbolique qui informe sur la politique, les mentalités et les machinations du pouvoir mamelouk.

Le titre de l'article de Cyril Yovitchitch résume fort bien son propos : « The Tower of Aybak in ʿAjilun Castle: An Example of the Spread of an Architectural Concept in Early 13th-Century Ayyubid Fortification ». CY montre comment, entre la construction du château en 1184 et son agrandissement une trentaine d'années plus tard, s'est élaborée une architecture quasiment standardisée. La lutte pour le pouvoir entre Alep et Damas consécutive à la mort de Saladin, les nouveaux développements de l'artillerie autant que la menace croisée ont contribué à l'évolution de la première fortification d'un style plutôt « traditionnel » (un *quadriburgium* perché sur un rocher taillé en glacis) vers un nouveau modèle architectural.

Yasser Tabbaa défend également l'idée d'un modèle unique adopté par l'ayyoubide al-Ḏāhir Ġāzī (1186-1216) sur l'ensemble du territoire alors sous la domination d'Alep. Il tente de dégager des constantes architecturales communes aux édifices fortifiés durant son règne et en souligne le caractère dynastique et luxueux plutôt que militaire.

Les grottes fortifiées à l'époque médiévales sont un phénomène connu au Liban (ou pour l'Irak paléochrétien), mais jamais étudié en Syrie. Balázs Major, après avoir souligné la variété des fonctions des structures troglodytes et les mentions dans les sources médiévales, présente les résultats de la première campagne de prospection des grottes fortifiées de la haute vallée de l'Oronte. Darkush, Kafar Dubbin et Balmis sont relativement bien documentées par les sources : aux mains des Croisés jusqu'à la chute d'Antioche en 1268, elles passent ensuite sous domination musulmane (d'après Ibn Shaddad, chacune aurait comporté une mosquée). Bien que mentionnées dans les ouvrages de référence sur les fortifications médiévales, elles n'avaient jamais fait l'objet d'une localisation précise et encore moins d'une étude archéologique.

Les deux derniers articles de l'ouvrage concernent le début de la période ottomane. Kay Prag, à partir de la fouille du fossé du saillant sud-est de l'enceinte urbaine ottomane de Jérusalem, construit par Soliman le Magnifique entre 1537 et 1541, s'interroge sur l'utilisation des fossés dans les fortifications ottomanes du Bilād al-Šām. Pour lui, les murs de Jérusalem étaient destinés avant tout à protéger les populations et les biens contre les raids des Bédouins, plutôt que contre l'attaque d'une véritable armée. Le fossé n'aurait été qu'un élément parmi d'autres de l'ambitieux programme d'embellissement de la ville. On retrouve donc, même aux époques tardives, une forte connotation symbolique de l'ouvrage militaire.

Les forts ottomans de la route du pèlerinage, construits lors de sa remise en service au début du XVIe siècle ou au moment d'une augmentation de l'insécurité au XVIIIe siècle, ont été souvent négligés par les chercheurs (excepté Sauvaget). Ces petits édifices présentent des constantes architecturales que la comparaison des plans publiés par Andrew Petersen (Qalʿat ʿUnayza, Qalʿat Qatrana, Qalʿat al-Hasa) rend évidentes. Souvent construits sur ou à proximité des forts romains de la *Via Militaris*, ils ont en commun avec eux d'assurer la protection des voyageurs contre les bédouins et de faire partie d'un réseau de fortifications qui inclut des communications rapides avec l'ouest de la Jordanie.

Finalement, l'empreinte de l'armée romaine d'Orient, même si elle n'est clairement perceptible qu'à certaines périodes (omeyyade), demeure bien présente dans le paysage et ce n'est certainement pas un hasard si Hugh Kennedy clôt son ouvrage par ce dernier article dont la conclusion est en forme de clin d'œil à l'article de Denis Genequand. La boucle (romaine) est ainsi bouclée !

Marie-Odile Rousset
CNRS - Paris

BCAI 25 (2010) Hugh Kennedy (ed.): Muslim Military Architecture in Greater Syria From the Coming of Islam to the Ottoman Period., recensé par M.-O. Rousset
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net